

Journée d'étude - La Condition ouvrière de Simone Weil

17 janvier 2024 - École Normale Supérieure de Paris

PROGRAMME

9h00 | Ouverture

9h15 | **Julien LAGALLE** - Doctorant à l'Université de Caen Normandie : « Ainsi la course au pouvoir asservit tout le monde, les puissants comme les faibles. »

10h00 | **Mickaël LABBÉ** - Maître de Conférence à l'Université de Strasbourg : « rien au monde ne peut empêcher l'homme de se sentir né pour la liberté »

10h45-11h00 | Pause

11h00 | **Anthony DEKHIL** - Doctorant à l'École Normale Supérieure de Paris - PSL : « Le mystère de l'usine »

11h45 | **Nathalie CALMES CARDOSO** - Doctorante à l'Université de Strasbourg : « Aucune barrière, ni dans la différence des classes (puisqu'elle est supprimée), ni dans la différence des sexes. Miraculeux »

12h30-14h00 | Déjeuner

14h00 | **Perrine SIMON-NAHUM** - Directrice de recherche CNRS, Directrice du Département de Philosophie de l'École Normale Supérieure de Paris - PSL : la « double propriété de pétrification » de la force

14h45 | **Emmanuel GABELLIERI** - Doyen et Professeur à l'Université Catholique de Lyon : « Exister n'est pas une fin pour l'homme »

15h30-16h00 | Pause

16h00 | **Frédéric WORMS** - Directeur de l'École Normale Supérieure de Paris - PSL : « Le temps et le rythme sont le facteur le plus important du problème ouvrier »

16h45 | **Robert CHENAVIER** - Président de l'Association pour l'étude de la pensée de Simone Weil : « Une seule chose rend supportable la monotonie, c'est une lumière d'éternité ; c'est la beauté »

17h30 - 18h00 | Discussion générale et conclusion de la journée

EXTRAITS ÉTUDIÉS

Julien LAGALLE - *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934) in : *Œuvres*, Paris, Gallimard « Quarto », 1999, p. 301

Ainsi la course au pouvoir asservit tout le monde, les puissants comme les faibles. Marx l'a bien vu en ce qui concerne le régime capitaliste. Rosa Luxemburg protestait contre l'apparence de « carrousel dans le vide » que présente le tableau marxiste de l'accumulation capitaliste, ce tableau où la consommation apparaît comme un « mal nécessaire » à réduire au minimum, un simple moyen pour maintenir en vie ceux qui se consacrent soit comme chefs soit comme ouvriers au but suprême, but qui n'est autre que la fabrication de l'outillage, c'est-à-dire des moyens de la production. Et pourtant c'est la profonde absurdité de ce tableau qui en fait la profonde vérité ; vérité qui déborde singulièrement le cadre du régime capitaliste. Le seul caractère propre à ce régime, c'est que les instruments de la production industrielle y sont en même temps les armes principales dans la course au pouvoir ; mais toujours les procédés de la course au pouvoir, quels qu'ils soient, se soumettent les hommes par le même vertige et s'imposent à eux à titre de fins absolues. C'est le reflet de ce vertige qui donne une grandeur épique à des œuvres comme la Comédie humaine, ou les Histoires de Shakespeare, ou les chansons de geste, ou *Illiade*. Le véritable sujet de *Illiade*, c'est l'emprise de la guerre sur les guerriers, et, par leur intermédiaire, sur tous les humains ; nul ne sait pourquoi chacun se sacrifie, et sacrifie tous les siens, à une guerre meurtrière et sans objet, et c'est pourquoi, tout au long du poème, c'est aux dieux qu'est attribuée l'influence mystérieuse qui fait échec aux pourparlers de paix, rallume sans cesse les hostilités, ramène les combattants qu'un éclair de raison pousse à abandonner la lutte.

Ainsi dans cet antique et merveilleux poème apparaît déjà le mal essentiel de l'humanité, la substitution des moyens aux fins. Tantôt la guerre. apparaît au premier plan, tantôt la recherche de la richesse, tantôt la production ; mais le mal reste le même.

Mickael LABBE - *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934), in : *Œuvres*, Paris, Gallimard « Quarto », 1999, p. 314.

Et pourtant rien au monde ne peut empêcher l'homme de se sentir né pour la liberté. Jamais, quoi qu'il advienne, il ne peut accepter la servitude ; car il pense. Il n'a jamais cessé de rêver une liberté sans limites, soit comme un bonheur passé dont un châtement l'aurait privé, soit comme un bonheur à venir qui lui serait dû par une sorte de pacte avec une providence mystérieuse. Le communisme imaginé par Marx est la forme la plus récente de ce rêve. Ce rêve est toujours demeuré vain, comme tous les rêves, ou, s'il a pu consoler, ce n'est que comme un opium ; il est temps de renoncer à rêver la liberté, et de se décider à la concevoir.

C'est la liberté parfaite qu'il faut s'efforcer de se représenter clairement, non pas dans l'espoir d'y atteindre, mais dans l'espoir d'atteindre une liberté moins imparfaite que n'est notre condition actuelle ; car le meilleur n'est concevable que par le parfait. On ne peut se diriger que vers un idéal. L'idéal est tout aussi irréalisable que le rêve, mais, à la différence du rêve, il a rapport à la réalité ; il permet, à titre de limite, de ranger des situations ou réelles ou réalisables dans l'ordre de la moindre à la plus haute valeur. La liberté parfaite ne peut être conçue comme consistant simplement dans la disparition de cette nécessité dont nous subissons perpétuellement la pression ; tant que l'homme vivra, c'est-à-dire tant qu'il constituera un infime fragment de cet univers impitoyable, la pression de la nécessité ne se relâchera jamais un seul instant. Un état de choses où l'homme aurait autant de jouissances et aussi peu de fatigues qu'il lui plairait ne peut trouver place, sinon par fiction, dans le monde où nous vivons.

Pour prolonger l'intervention : références principales à la notion d'« idéal » dans *La Condition ouvrière* : p. 204, 210-211, 213, 230, 231, 307, 308, 357, 390, 421, 431, 434, 448-450.

Anthony DEKHIL - La Condition ouvrière, « Journal d'usine », pp. 179-181

Le mystère de l'usine

I. Le mystère de la machine.

Guihéneuf : faute d'avoir fait des mathématiques, la machine est un mystère pour l'ouvrier. Il n'y voit pas un équilibre de forces. Aussi manque-t-il de sécurité à son égard. Ex. : le tourneur qui, par tâtonnement, a trouvé un outil permettant de cylindrer à la fois l'acier et le nickel, au lieu de changer d'outil pour passer d'un métal à l'autre. Pour Guihéneuf, c'est une coupe, simplement ; il y va carrément. L'autre, avec un respect superstitieux. De même une machine qui ne va pas. L'ouvrier verra qu'il faut y mettre telle ou telle chose... mais souvent y fait une réparation qui, tout en lui permettant de marcher, la voue à une usure plus rapide, ou à un nouvel accroc. L'ingénieur, jamais. Même s'il ne se sert jamais du calcul différentiel, les formules différentielles appliquées à l'étude de la résistance des matériaux lui permettent de se faire une idée précise d'une machine en tant que jeu déterminé de forces.

La presse qui ne marchait pas et Jacquot. Il est clair que, pour Jacquot, cette presse était un mystère, et de même la cause qui l'empêchait de marcher. Non pas simplement en tant que facteur inconnu, mais en soi, en quelque sorte. Ça ne marche pas... Comme un refus de la machine.

Ce que je ne comprends pas dans les presses : Jacquot et la presse qui frappait 10 coups de suite.

II. Le mystère de la fabrication.

Bien entendu, l'ouvrier ignore l'usage de chaque pièce, 1) la manière dont elle se combine avec les autres, 2) la succession des opérations accomplies sur elle, 3) l'usage ultime de l'ensemble.

Mais il y a plus : le rapport des causes et des effets dans le travail même n'est pas saisi.

Rien n'est moins instructif qu'une machine...

III. Le mystère du « tour de main ».

Circuits d'où j'ai dû ôter les cartons. Au début je ne savais pas les séparer à coups de maillet. J'ai fait alors des raisonnements sur le principe du levier qui ne m'ont guère servi.. Après quoi, j'ai su très bien, sans jamais m'être rendu compte ni comment j'ai appris ni comment je procède.

Principe essentiel de l'habileté manuelle dans le travail à la machine (et ailleurs ?). Mal exprimé. Que chaque main ne fasse qu'une opération simple. Ex. travail sur bandes métalliques : une main pousse, une autre appuie à la butée. Plaques de tôle : ne pas tenir avec la main ; laisser reposer sur la main, appuyer vers la butée avec le pouce. Ruban à polir : appuyer avec une main, tirer avec une autre, laisser le ruban tourner la pièce, etc.

Nathalie CALMES-CARDOSO - La Condition ouvrière, « Journal d'usine », pp. 132-134

Mercredi [10 avril] – (temps divin) avec 2 ajusteurs. Un de 18 ans. Un de 58. Très intéressant, mais fort réservé. Un homme, selon toute apparence. Vivant seul (sa femme l'a plaqué). Un « violon d'Ingres », la photo. « On a tué le cinéma en le rendant parlant, au lieu de le laisser ce qu'il est véritablement, la plus belle application de la photographie. » Souvenirs de guerre, sur un ton singulier, comme d'une vie pareille à une autre, un boulot seulement plus dur et plus dangereux (artilleur, il est vrai). « Celui qui dit qu'il n'a jamais eu peur ment. » Mais lui ne semble pas avoir subi la peur au point d'en avoir été intérieurement humilié. Sur le travail – « on demande de plus en plus aux professionnels, depuis quelque temps ; il faudrait presque des connaissances d'ingénieur ». Me parle des « développés ». Il faut trouver les dimensions de la tôle plate dont on fera ensuite une pièce pleine de courbes et de lignes brisées.

[*Tâcher de savoir de la manière la plus précise ce que c'est qu'un développé.*]

Une fois, il a raté un essai, autant que j'ai compris parce qu'il avait oublié de multiplier le diamètre par π .

À son âge, dit-il, on a le dégoût du travail (ce travail auquel, étant jeune, il s'intéressait avec passion). Mais il ne s'agit pas du travail même, il s'agit de la subordination. La tôle... « Il faudrait pouvoir travailler pour soi. » « Je voudrais faire autre chose. » Travaillait (aux « Mureaux »), mais s'attend à moitié à être viré, Pour avoir coulé des bons (il est au temps). Se plaint des bureaux des temps. « Ils ne peuvent pas se rendre compte. » Discussion avec le contremaître, pour des pièces à faire en 7 mn ; il en met 14 ; le

contremaître, pour lui montrer, en fait une en 7, mais, dit-il, mauvaise – (c'est donc de l'ajustage en série ?).

Parle de ses boulots passés. Des planques. A été mécanicien dans un tissage. « Ça, c'est le rêve. » Passait son temps à « faire de la perruque ». N'a même pas perçu, de toute évidence, le sort misérable des esclaves. Affecte un certain cynisme. Pourtant, de toute évidence, homme de cœur.

Toute la matinée, conversation à 3 extraordinairement libre, aisée, d'un niveau supérieur aux misères de l'existence qui sont la préoccupation dominante des esclaves, surtout des femmes. Après l'Alstom, quel soulagement !

Le petit est intéressant aussi. En longeant Saint-Cloud, il dit : « Si j'étais en forme (il ne l'est pas, hélas, parce qu'il a faim...) je dessinerais. » « Tout le monde a quelque chose à quoi il s'intéresse. » « Moi, dit l'autre, c'est la photo. » Le petit me demande : « Et vous, quelle est votre passion ? » Embarrassée, je réponds : « La lecture. » Et lui – « Oui, je vois ça. Pas des romans. Plutôt philosophique, n'est-ce pas ? » On parle alors de Zola, de Jack London.

Tous deux, de toute évidence, ont des tendances révolutionnaires (mot très impropre – non, plutôt ils ont une conscience de classe, et un esprit d'hommes libres). Mais quand il s'agit de défense nationale, on ne s'entend plus. D'ailleurs je n'insiste pas.

Camaraderie totale. Pour la 1^{re} fois de ma vie, en somme. Aucune barrière, ni dans la différence des classes (puisqu'elle est supprimée), ni dans la différence des sexes. Miraculeux.

CITATIONS COMPLÉMENTAIRES

1. « Garde cette lettre – je te la demanderai peut-être si, un jour, je veux rassembler tous mes souvenirs de cette vie d'ouvrière. Pas pour publier quelque chose là-dessus (du moins je ne pense pas), mais pour me défendre moi-même de l'oubli. C'est difficile de ne pas oublier, quand on change si radicalement de manière de vivre. » (Simone Weil, *Lettre à Albertine Thévenon, fin septembre, début octobre 1935*, dans *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, p.61)
2. « Écrire chaque jour dans son journal et envoyer aussi des comptes-rendus à Souvarine, ce dut être pour elle une fatigue supplémentaire pendant l'année d'usine. Mais comme son but était de connaître, de comprendre, et que pour cela il fallait se rappeler, elle ne se permettait que rarement de négliger cet effort. » (Simone Pétrement, *La vie de Simone Weil*, Fayard, 1997, (1973 pour la première édition chez Fayard), p.347)
3. « Car ces souffrances, je ne les ressens pas comme les miennes, je les ressens en tant que souffrances des ouvriers, et que, moi personnellement, je les subisse ou non, cela m'apparaît comme un détail presque indifférent. Ainsi le désir de connaître et de comprendre n'a pas de peine à l'emporter » (Simone Weil, « *Lettre à Boris Souvarine du 12 avril 1935* », dans *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, p.75-76)
4. « J'ai le sentiment, surtout, de m'être échappée d'un monde d'abstractions et de me trouver parmi des hommes réels [...] » (Simone Weil, « *Lettre à Simone Guibert du 9-17 mars 1935* », dans *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, p.68)
5. « Une ouvrière va à l'usine par nécessité (...) être prolétaire est une situation de fait, ce n'est pas une situation de choix (...) » (Film de Pierre Nivolet, « *Simone Weil, confidences et témoignages* », diffusé sur la 2^{ème} chaîne le 18 avril 1968)
6. « On attend de 7 h ¼ à 7h ¾ sous un peu de pluie, après quoi « pas d'embauche » – Chez Renault, embauche finie. Une heure d'attente devant Salmson » (Simone Weil, « *Journal d'usine* », dans *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, 141)
7. « [...] l'oppression qui est abus de domination faisant peser jusqu'à l'écrasement physique et moral la pression de ceux qui commandent sur ceux qui exécutent [...] » (Simone Weil, « *Plans et variants des « Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale »*, OC II 2, p.542)
8. « On en arrive à admettre, au plus profond de soi, qu'on compte pour rien » (Simone Weil, « *Expérience de la vie d'usine* », dans *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, p.331)
9. « On règle les bons coulés, à la fin de la quinzaine, en petit comité (Mouquet, le chrono...Le chrono est impitoyable ; M., sans doute, défend un peu les ouvrières), à un prix arbitraire – des fois 4F– des fois 3F– des fois au taux d'affutage (2,40 pour les autres) » (Simone Weil, « *Journal d'usine* », *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, p.86)
10. « L'usine rationalisée, où l'homme se trouve privé, au profit d'un mécanisme inerte, de tout ce qui est initiative, intelligence, savoir, méthode, est comme une image de la société actuelle » (Simone Weil, « *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* », OC II 1, p.272)

11. « À l'opposition créée par l'argent entre acheteurs et vendeurs de la force de travail s'est ajoutée une autre opposition, créée par le moyen même de la production, entre « ceux qui disposent de la machine et ceux dont la machine dispose » (Simone Weil, « *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* », OC II 1, p.269)
12. « Dès qu'un homme, dans l'exercice du métier, est subordonné à une autre chose qu'à la chose même qu'il doit transformer, ce n'est plus un travailleur, c'est un esclave » (Simone Weil, « *Fonctions morales de la profession* », OC I p. 270)
13. « Le fait capital n'est pas la souffrance, mais l'humiliation » (Simone Weil, « *Journal d'usine* », *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, p.170)
14. « En tant qu'ouvrière, j'étais dans une situation doublement inférieure, exposée à sentir ma dignité blessée non seulement par les chefs, mais aussi par les ouvriers, du fait que je suis une femme » (Simone Weil, « *Lettre à Victor Bernard du 30 mars 1936* », dans *La condition ouvrière*, Gallimard, 1951, coll. « folio essai », 2002, p.237)
15. « Souiller, c'est modifier, c'est toucher. Le beau est ce qu'on ne peut pas vouloir changer. Prendre puissance sur, c'est souiller. Posséder est souiller » (Simone Weil, *K11*, OC VI 3, p.368)
16. « l'ouvrier ne souffre pas seulement de l'insuffisance de la paie. Il souffre parce qu'il est relégué par la société actuelle à un rang inférieur, parce qu'il est réduit à une espèce de servitude » (Simone Weil, « *La rationalisation* », OC II 2, p.460)
17. « La pensée fuit le malheur aussi promptement, aussi irrésistiblement qu'un animal fuit la mort (...) » (Simone Weil, « *L'amour de dieu et le malheur*, OC IV 1, p.348)

Perrine SIMON-NAHUM - *L'Iliade ou le poème de la force*, in : *Œuvres*, Paris, Gallimard « Quarto », 1999, p. 545

Telle est la nature de la force. Le pouvoir qu'elle possède de transformer les hommes en choses est double et s'exerce de deux côtés ; elle pétrifie différemment, mais également, les âmes de ceux qui la subissent et de ceux qui la manient. Cette propriété atteint le plus haut degré au milieu des armes, à partir du moment où une bataille s'oriente vers une décision. Les batailles ne se décident pas entre hommes qui calculent, combinent, prennent une résolution et l'exécutent, mais entre hommes dépouillés de ces facultés, transformés, tombés au rang soit de la matière inerte qui n'est que passivité, soit des forces aveugles qui ne sont qu'élan. C'est là le dernier secret de la guerre, et l'Iliade l'exprime par ses comparaisons, où les guerriers apparaissent comme les semblables soit de l'incendie, de l'inondation, du vent, des bêtes féroces, de n'importe quelle cause aveugle de désastre, soit des animaux peureux, des arbres, de l'eau, du sable, de tout ce qui est mû par la violence des forces extérieures. Grecs et Troyens, d'un jour à l'autre, parfois d'une heure à l'autre, subissent tour à tour l'une et l'autre transmutation :

Comme par un lion qui veut tuer des vaches sont assaillies
 Qui dans une prairie marécageuse et vaste paissent
 Par milliers... ; toutes elles tremblent ; ainsi alors les Achéens
 Avec panique furent mis en fuite par Hector et par Zeus le père,
 Tous...
 Comme lorsque le feu destructeur tombe sur l'épaisseur d'un bois ;
 Partout en tournoyant le vent le porte ; alors les fûts,
 Arrachés, tombent sous la pression du feu violent ;
 Ainsi l'Atride Agamemnon faisait tomber les têtes
 Des Troyens qui fuyaient...

L'art de la guerre n'est que l'art de provoquer de telles transformations, et le matériel, les procédés, la mort même infligée à l'ennemi ne sont que des moyens à cet effet ; il a pour véritable objet l'âme même des combattants. Mais ces transformations constituent toujours un mystère, et les dieux en sont les auteurs, eux qui touchent l'imagination des hommes. Quoi qu'il en soit, cette double propriété de pétrification est essentielle à la force, et une âme placée au contact de la force n'y échappe que par une espèce de miracle. De tels miracles sont rares et courts.

Emmanuel GABELLIERI - *La Condition ouvrière*, « Condition première d'un travail non servile », pp. 419-420

Introduction : *Condition première*...seul texte de Marseille intégré à la CO - Découpage proposé :

(I) Le travail servile : pure soumission à la nécessité sans finalité intrinsèque (p. 418-23)

(II) Le travail non servile (condition 1) : union des moyens et des fins dans les « intermédiaires » constitués par les propriétés « symboliques » de la matière et des travaux (p.423-29)

(III) La capacité d'attention (condition 2) comme principe d'égalité spirituelle entre tous les travailleurs et tous les métiers (p.429 à 34)

Extrait de texte (Partie I, et début Partie II en contrepoint)

« Il y a dans le travail des mains, et en général dans le travail d'exécution, qui est le travail proprement dit, un élément irréductible de servitude que même une parfaite équité sociale n'effacerait pas. C'est le fait qu'il est gouverné par la nécessité, non par la finalité. [418-19]

Exister n'est pas une fin pour l'homme, c'est seulement le support de tous les biens, vrais ou faux. Les biens s'ajoutent à l'existence. Quand ils disparaissent, quand l'existence n'est plus ornée d'aucun bien, quand elle est nue, elle n'a plus aucun rapport au bien. Elle est même un mal. Et c'est à ce moment même qu'elle se substitue à tous les biens absents, qu'elle devient en elle-même l'unique fin, l'unique objet du désir. Le désir de l'âme se trouve attaché à un mal nu et sans voile. L'âme est alors dans l'horreur.

Cette horreur est celle du moment où une violence imminente va infliger la mort. Ce moment d'horreur se prolongeait autrefois toute la vie pour celui qui [419], désarmé sous l'épée du vainqueur, était épargné. En échange de la vie qu'on lui laissait, il devait dans l'esclavage épuiser son énergie en efforts, tout le long du jour, tous les jours, sans rien pouvoir espérer, sinon de n'être pas tué ou fouetté. Il ne pouvait plus poursuivre aucun bien sinon d'exister. Les anciens disaient que le jour qui l'avait fait esclave lui avait enlevé la moitié de son âme. Mais toute condition où l'on se trouve nécessairement dans la même situation au dernier jour d'une période d'un mois, d'un an, de vingt ans d'efforts qu'au premier jour a une ressemblance avec l'esclavage. La ressemblance est l'impossibilité de désirer une chose autre que celle qu'on possède, d'orienter l'effort vers l'acquisition d'un bien. On fait effort seulement pour vivre. (...)

Tout est intermédiaire dans cette existence, tout est moyen, la finalité ne s'y accroche nulle part. (...) La nécessité est partout, le bien nulle part. [420]

(...) Il y a un seul cas où la nature humaine supporte que le désir de l'âme se porte non pas vers ce qui pourrait être vers ce qui pourrait être ou qui sera, mais vers ce qui existe. Ce cas c'est la beauté. [423] (...)

Par aucune ruse, aucun procédé, aucune réforme (...) la finalité ne peut pénétrer dans l'univers où les travailleurs sont placés par leur condition même. Mais cet univers peut être tout entier suspendu à la seule fin qui soit vraie. Il peut être accroché à Dieu. La condition des travailleurs est celle où la faim de finalité qui constitue l'être même de tout homme ne peut pas être rassasiée, sinon par Dieu. (...) Le difficile pour eux est de lever la tête. Ils n'ont pas (...) quelque chose en trop (...) Ils ont quelque chose en trop peu. Il leur manque des intermédiaires. [424]»

Plan suivi :

1. Le travail, pure soumission à la nécessité : l'opposition de la nécessité et du bien, de l'existence et de la finalité
2. L'existence réduite à elle-même, l'horreur du seul rapport à soi
3. L'esclavage, ou le malheur d'exister (sans dialectique du maître et de l'esclave)
4. La condition prolétarienne, version moderne de l'esclavage
5. La finalité peut-elle descendre dans le travail ? Le double sens d'« intermédiaire », et les *metaxu*

Frédéric WORMS - *La Condition ouvrière*, « Expérience de la vie d'usine », pp. 347-349

Le temps et le rythme sont le facteur le plus important du problème ouvrier. Certes le travail n'est pas le jeu ; il est à la fois inévitable et convenable qu'il y ait dans le travail de la monotonie et de l'ennui, et d'ailleurs il n'est rien de grand sur cette terre, dans aucun domaine, sans une part de monotonie et d'ennui. Il y a plus de monotonie dans une messe en chant grégorien ou dans un concerto de Bach que dans une opérette. Ce monde où nous sommes tombés existe réellement ; nous sommes réellement chair ; nous avons été jetés hors de l'éternité ; et nous devons réellement traverser le temps, avec peine, minute après minute. Cette peine est notre partage, et la monotonie du travail en est seulement une forme. Mais il n'est pas moins vrai que notre pensée est faite pour dominer le temps, et que cette vocation doit être préservée intacte en tout être humain. La succession absolument uniforme en même temps que variée et continuellement surprenante des jours, des mois, des saisons et des années convient exactement à notre peine et à notre grandeur. Tout ce qui parmi les choses humaines est à quelque degré beau et bon reproduit à quelque degré ce mélange d'uniformité et de variété ; tout ce qui en diffère est mauvais et dégradant. Le travail du paysan obéit par nécessité à ce rythme du monde ; le travail de l'ouvrier, par sa nature même, en est dans une large mesure indépendant, mais il pourrait l'imiter. C'est le contraire qui se produit dans les usines. L'uniformité et la variété s'y mélangent aussi, mais ce mélange est l'opposé de celui que procurent le soleil et les astres ; le soleil et les astres emplissent d'avance le temps de cadres faits d'une variété limitée et ordonnée en retours réguliers, cadres destinés à loger une variété infinie d'événements absolument imprévisibles et partiellement privés d'ordre ; au contraire, l'avenir de celui qui travaille dans une usine est vide à cause de l'impossibilité de prévoir, et plus mort que du passé à cause de l'identité des instants qui se succèdent comme les tic-tac d'une horloge. Une uniformité qui imite les mouvements des horloges et non pas ceux des constellations, une variété qui exclut toute règle et par suite toute prévision, cela fait un temps inhabitable à l'homme, irrespirable.

Robert CHENAVIER - *La Condition ouvrière*, « Condition première d'un travail non servile » pp. 423-425

Il n'y a pas le choix des remèdes. Il n'y en a qu'un seul. Une seule chose rend supportable la monotonie, c'est une lumière d'éternité ; c'est la beauté.

Il y a un seul cas où la nature humaine supporte que le désir de l'âme se porte non pas vers ce qui pourrait être ou ce qui sera, mais vers ce qui existe. Ce cas, c'est la beauté. Tout ce qui est beau est objet de désir, mais on ne désire pas que cela soit autre, on ne désire rien y changer, on désire cela même qui est. On regarde avec désir le ciel étoilé d'une nuit claire, et ce qu'on désire, c'est uniquement le spectacle qu'on possède.

Puisque le peuple est contraint de porter tout son désir sur ce qu'il possède déjà, la beauté est faite pour lui et il est fait pour la beauté. La poésie est un luxe pour les autres conditions sociales. Le peuple a besoin de poésie comme de pain. Non pas la poésie enfermée dans les mots ; celle-là, par elle-même ne peut lui être d'aucun usage. Il a besoin que la substance quotidienne de sa vie soit elle-même poésie. Une telle poésie ne peut avoir qu'une source. Cette source est Dieu. Cette poésie ne peut être que religion. Par aucune ruse, aucun procédé, aucune réforme, aucun bouleversement la finalité ne peut pénétrer l'univers où les travailleurs sont placés par leur condition même. Mais cet univers peut être tout entier suspendu à la seule fin qui soit vraie. Il peut être accroché à Dieu. La condition des travailleurs est celle où la faim de finalité qui constitue l'être même de tout homme ne peut pas être rassasiée, sinon par Dieu.

C'est là leur privilège. Ils sont seuls à le posséder. Dans toutes les autres conditions, sans exception, des fins particulières se proposent à l'activité. Il n'est pas de fin particulière, quand ce serait le salut d'une âme ou de plusieurs, qui ne puisse faire écran et cacher Dieu. Il faut par le détachement percer à travers l'écran. Pour les travailleurs il n'y a pas d'écran. Rien ne les sépare de Dieu. Ils n'ont qu'à lever la tête.

Le difficile pour eux est de lever la tête. Ils n'ont pas, comme c'est le cas de tous les autres hommes, quelque chose en trop dont il leur faille se débarrasser avec effort. Ils ont quelque chose en trop peu. Il leur manque des intermédiaires. Quand on leur a conseillé de penser à Dieu et de lui faire offrande de leurs peines et de leurs souffrances, on n'a encore rien fait pour eux.

Les gens vont dans les églises exprès pour prier ; et pourtant on sait qu'ils ne le pourront pas si on ne fournit pas à leur attention des intermédiaires pour en soutenir l'orientation vers Dieu. L'architecture même de l'église, les images dont elle est pleine, les mots de la liturgie et des prières, les gestes rituels du prêtre sont ces intermédiaires. En y fixant l'attention, elle se trouve orientée vers Dieu. Combien plus grande encore la nécessité de tels intermédiaires sur le lieu de travail, où l'on va seulement pour gagner sa vie ! Là tout accroche la pensée à la terre.

CITATIONS COMPLÉMENTAIRES (Sigles utilisés : voir *La Condition ouvrière*, pp. 7-8)

1. « ... une monotonie qui conduirait facilement à l'abrutissement, au désespoir [...], car le manque de finalité [...] est le malheur de toute condition humaine. [...] Mais par cette raison même une vie monotone est bien plus favorable au salut. » (OC IV 1, p. 284)

2. « Il est [...] inévitable [...] qu'il y ait dans le travail de la monotonie et de l'ennui, et d'ailleurs il n'est rien de grand sur cette terre [...] sans une part de monotonie et d'ennui [...]. Il y a plus de monotonie dans une messe en chant grégorien ou dans un concerto de Bach que dans une opérette. » (CO, p. 348)

3. « Une chose belle ne contient aucun bien, sinon elle-même, dans sa totalité, telle qu'elle nous apparaît. [...] Elle nous offre sa propre existence. » (OC IV 1, p. 304)

4. « Il n'appartient pas à l'homme de désirer ce qu'il a. Le désir est une orientation [...] vers quelque chose [...]. Si le mouvement à peine commencé se boucle sur le point de départ, on tourne comme un écureuil dans une cage. » (CO, p. 419)

5. « Le bien est pour nous un néant, puisqu'aucune chose n'est bonne. Mais ce néant n'est pas non-être, n'est pas irréel. [...] Ce néant est au moins aussi réel que nous. Car notre être même n'est pas autre chose que ce besoin du bien. » (OC VI 3, pp. 190-191)

6. « La pleine existence et la beauté se confondent. [...] C'est pourquoi beauté et réalité sont identiques. » (OC VI 2, pp. 431-432)

7. « Le plus précieux n'est pas enraciné dans l'existence. Cela est beau. Pourquoi ? Projette l'âme hors du temps. » (OC VI 2, p. 382)

8. **a** « La beauté est la seule finalité ici-bas. Comme Kant a très bien dit, c'est une finalité qui ne contient aucune fin » (OC IV 1, p. 304). **b** « Le beau [...] capture le désir [...] en lui donnant un objet présent et en lui interdisant ainsi de s'élancer vers l'avenir. » (OC VI 3, p. 267)

9. « Le travail physique constitue un contact spécifique avec la beauté du monde, [...] un contact d'une plénitude telle que nul équivalent ne peut s'en trouver ailleurs. [...] Celui qui a les membres rompus par l'effort d'une journée de travail, [...] porte dans sa chair [...] la réalité de l'univers. La difficulté pour lui est de regarder et d'aimer ; s'il y arrive, il aime le réel. » (OC IV, 1, p. 307)

10. « Exister, pour l'homme, c'est être soumis à la nécessité. Lire la nécessité à travers toutes les sensations, c'est saisir la réalité, c'est sortir du rêve. » (OC VI 1, p. 194-195)

11. « Une métaphore, ce sont des mots portant sur des choses matérielles et enveloppant une signification spirituelle. [...] Si l'on remplace ces mots par la chose elle-même, unie à la même signification, la métaphore est bien autrement puissante. » (OC IV 1, p. 265) [Voir exemple dans CO, pp. 425-426 : « Dans une chambre, on a besoin pour penser à la nécessité de la mort morale... »]

12. « Les êtres aimés, par leur présence, leurs paroles, leurs lettres, [...] ont sur nous le même effet qu'un bon repas après une journée épuisante de travail. Nous les aimons [...] comme de la nourriture. C'est bien un amour d'anthropophage. » (OC VI 4, p. 333)

13. « Tout le monde répète [...] que nous souffrons d'un déséquilibre dû à un développement purement matériel de la technique. Le déséquilibre ne peut être réparé que par un développement spirituel dans le même domaine, c'est-à-dire dans le domaine du travail. » (OC V 2, p. 191)